

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

OCTOBRE 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

.....

VINGT-TROISIÈME NUMÉRO

.....

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

—
1872

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

OCTOBRE 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

~~~~~  
**VINGT-TROISIÈME NUMÉRO**  
~~~~~

MONTREAL

DÈS PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

—
1872

JOURNAL DE VOYAGE

DES

SŒURS DU BON PASTEUR DE MONTRÉAL
ALLANT A QUITO.

(Suite.)

Le soir, à 5 heures, nous terminions notre course en canot. Nous campâmes dans une misérable casa (maison) où nous eûmes pour notre part le meilleur salon; généralement les Espagnols sont très-polis et hospitaliers pour les étrangers, leur cédant toujours ce qu'ils ont de mieux, se réservant le médiocre: donc nous possédions la partie la plus commode: le plancher de cannes fendues et fait de manière que nous pouvions voir à travers, les murs de même espèce; la couverture, comme à l'ordinaire, de feuilles d'arbres, et si peu fournies, que dans la nuit la pluie nous tombait tout près de la figure. Sans compter que nous ne pûmes reposer trop à notre aise de la nuit; on fêtait Pierre ou Jacques, je ne sais qui ce soir-là, de sorte qu'on chantait, on criait en son honneur. Oh! mais c'était insupportable.

Le 24, s'ouvrait la cavalcade, que nous appelions la fuite en Egypte; le déjeuner étant pris, les appareils terminés, on nous fit tour à tour monter sur notre mule. Le bon monsieur Zaranillo, homme très-gai et original, après nous y avoir installées, nous donnait une grande bénédiction en nous recommandant à Jésus, Marie, Joseph, desquels nous implorions nous-mêmes la protection, puis celle de tous nos saints patrons, en particulier de Saint Jean-Baptiste dont était la fête en ce jour. Voilà que notre mère en tête, nous défilâmes toutes processionnellement, ayant chacune à nos côtés un guide pour nous soutenir dans les mauvais pas, et de plus conduire la bête. Malgré toutes précautions et mesures prises, nous n'étions encore qu'à quelques arpents, quand

survint un léger incident, qui grâce à notre bon Dieu n'eut pas de conséquence trop fâcheuse : Il se présenta un bourbier de 3 ou 4 pieds de profondeur que plusieurs passèrent saines et sauvées ; mais arrivant le tour de notre bonne sœur Ste. Agathe, ce fut autre chose : justement comme elle était au milieu de ce bourbier, sa selie chavira et la pauvre sœur faillit chavirer pareillement ; elle serait indubitablement tombée sans l'appui de son conducteur. Ayant réparé l'équipée, on essaya de la remettre sur sa mule, vainement cette chère sœur essayait-elle de persuader que cet homme n'avait pas la force de la porter ; laissez, laissez faire, lui disait-on, alors l'appréhension eût aussitôt son effet : le pauvre muchacho fléchit sous le poids et ce fut pour le coup que notre chère compagne enfonça dans la boue jusqu'aux genoux. On fut obligé de changer sa monture qui en avait trop pour sa charge, et elle-même dut se mettre à cheval pour pouvoir se soutenir aisément. Oh ! il me semble la voir encore dans ce marais, disant avec sang froid : " vous voyez ; je vous l'avais bien dit qu'il en serait ainsi." Il fallait rire encore, malgré tout. Les chemins seulement tracés étaient horriblement mauvais ; c'est tout ce que pouvaient faire les mules, que de s'arracher de certains pas. Un des révérends Pères, (le Père Corbert,) fut renversé à terre dans un de ces trous d'eau. Nous n'avions pas fait deux heures de marche, que nous étions déjà d'habiles cavalières. Pendant notre longue procession, en l'honneur du patron canadien, nous cueillions des fleurs qui bordaient *el camino* (le chemin) pour fêter, nous disions-nous, de concert avec nos chères sœurs de Montréal qui, d'après l'usage, s'amusaient bien sans doute, ce jour-là. Nous nous réjouissions de pouvoir au moins chanter, en union avec elles, l'air national : " Vive la Canadienne, " qui, à la vérité, était souvent interrompu par de fréquents *cahots*, qu'on pourrait plutôt appeler abîmes. Quelquefois des aspersion d'eau ou de vase nous tombant gracieusement en pleine figure donnaient de la variété à notre chant, car alors nous étions contraintes d'entonner " l'Asperges " ; pour régal, nous mangions de la boue à notre goût.

À trois heures, comme il nous restait encore une longue

distance à faire sans pouvoir trouver de maison, que celle qui se présentait dans le moment, nous en restâmes à ce poste ; là encore, rien autre chose qu'une pauvre giolè où les coquerelles semblables à celles " de l'Inca," eurent beau jeu toute la *noche* (la nuit).

Le 25, Dimanche ; nous étions à déjeuner quand nous arrivèrent nos ponchos et nos toiles de chapeaux oubliées à Bodégas. Aussitôt nous nous affublons de notre joli costume et nous nous remettons en route par une pluie battante. Nous avons l'air d'un régiment de soldats avec tous nos ponchos rouges et nos chapeaux de toile jaune. Nous traversâmes deux torrents de trois ou quatre pieds de profondeur et d'une vingtaine de largeur. Les eaux s'écoulaient avec une telle impétuosité, que nous avions besoin de plusieurs Indiens pour nous protéger et soutenir la mule que le courant aurait emportée. Nous descendîmes aussi une espèce de côte rocheuse très-rapide, semblable à un escalier. Oh ! *Jesu mio* ! nous avons le *train fin* quand notre tour nous venait ; nous en faisons des signes de croix, des invocations, etc, avant de franchir ces degrés. Nous arrivions au bas presque toutes sans connaissance, notre cœur battant à peine. Alors nous en prenions une bonne respiration !

Le soir, à 5 heures, nous demeurâmes chez une vieille bonne femme, étant à moitié mortes de fatigue ; les unes boitaient d'engourdissement, les autres pénétrées par la pluie étaient glacées et tremblantes. Ce ne fut qu'après deux heures de repos que nous pûmes desserrer les lèvres.

Monsieur l'Officier nous fit une séparation avec les ponchos, les manteaux, etc., nous prépara nos lits sur lesquels nous prîmes notre souper et bien gaiement. Notre bonne Mère comme les autres, ayant été servie d'une patate, s'aperçut tout d'un coup qu'elle ne l'avait plus dans son assiette. Où est donc ma patate ? demandait-elle avec instance ? personne ne l'avait vue disparaître. Promptement nous nous mîmes à faire des perquisitions, mais ce fut en vain ; probablement, elle était glissée au travers du plancher de cannes. Jamais nous ne trouvâmes la nuit si bonne. La vieille Indienne était presque en ex-

tase de voir tant de religieuses en sa compagnie; elle était toujours en exclamations, les mains levées vers le Ciel, puis sa réponse habituelle était : " Como no ! " qui veut dire : pourquoi pas ! Le soir elle fit sa confession de plusieurs années au Révérend Père Lopiz.

Le 26, nous étions encore au lit, lorsque les bons Messieurs nous firent passer le café avec un biscuit en attendant le déjeuner qui vint au bout de quelques instants; c'était ordinairement le seul repas que nous faisons du matin au soir, nous nous contentions de quelques fruits qu'on nous donnait le long de la route. *El Padre Caporal*, Señor Zaramillo, qui la veille avait pris en note, tous nos noms, demanda à la *Madre* Supérieure de faire son appel pour savoir s'il ne manquait pas quelqu'une de nous; et afin aussi, disait-il, d'en rendre compte " al padre Spiritual "; comme à chaque appel, depuis la première à la dernière, chacune répondit : " Dieu soit béni " ce bon " père caporal " en était très-flatté. Oh ! il n'en manque pas répétait-il, d'un air triomphant : " Gracias à Dios " et cela, avec un ton si original qu'il fallait se pâmer de rire.

Enfin vers sept heures, nous remontâmes sur la mule; à onze heures il fallut faire halte, vu qu'il nous restait encore six heures de marche très-mauvaise avant de pouvoir trouver un logis.

Le 27, mardi, nous descendîmes la montagne; nous trouvâmes des chemins affreux; le dire ce n'est pas assez, il faut le voir; l'imagination seule ne peut jamais concevoir ce que c'est que de parcourir les Andes: nous eûmes continuellement deux hommes à nos côtés pour nous soutenir, et nous-mêmes, nous étions obligées de donner une perpétuelle attention pour ne pas perdre l'équilibre. Nous avons passé des torrents presque tous les jours: tous les jours aussi on eût dit qu'il était d'obligation qu'une tombât de son cheval; trois seulement évitèrent ce désagrément: Notre Très-Honorée Mère. Notre chère Assistante et St. Arsène, toutes les autres payèrent le tribut. Dans l'après-midi, nous sautâmes une espèce de précipice; oh! la pensée seule m'en fait encore frémir!! Je vois encore la mule s'élançer avec vigueur dans cette immense mare de

roches et de boue; je crois que le sang ne nous circulait plus dans les veines.

A quatre heures, nous primes logement dans une maison bien misérable, humide, n'ayant aucun châssis, ni plancher; le mur de terre non séchée; la nuit fut bien mauvaise. Le soir, la femme fit une *gibelotte* avec deux petits cochons des Indes de la grosseur de deux rats, pour le souper de quatorze personnes; qu'en pensez-vous? était-ce assez? heureusement que nous avions un peu de fromage dans nos sacs, très-dégoutant il est vrai; mais quand on a marché une journée entière sans manger on laisse la délicatesse de côté.

Le 28, mercredi, après un léger déjeuner, nous continuâmes de descendre et de gravir la montagne tournant et retournant du pied jusqu'à la cime. Dans l'après-midi il pleuvait à verse; les éclairs, serpentant autour de nous, faisaient frayeur, le tonnerre grondait fortement au-dessus de nos têtes. Nous continuâmes tout de même, et passâmes le petit village St. Michel sans arrêter. Nous étions à Guaranda vers 6 heures. Pour la première fois, depuis que nous étions parties de Guayaquil, nous trouvâmes un hôtel assez confortable et propre; c'était quelque chose de nouveau, car depuis que nous étions dans les montagnes, nous nous croyions perdues au milieu de ces maisonnettes de terre.

Nous étions si épuisées de fatigue, si transies de froid que nous tombâmes comme mortes sur les sofas, les chaises; après que nous eûmes pris quelques fortifiants, le soir même, nous eûmes la visite de Monsieur le Curé de cet endroit, puis du Sénor Colonel, homme très gentil.

La nuit nous reposa suffisamment pour pouvoir entreprendre la traversée du chimborozo, montagne continuellement couverte de neige, et qu'on nous fit si effrayante que nous croyions mourir avant d'arriver au-delà.

Le 29, fête de St. Pierre, ayant changé de montures, nous partîmes de grand matin, sans même entendre la messe. Monsieur le Colonel nous vit à notre départ; en passant par les rues, nous étions inspectées comme des trouvaillies, on fixait sur nous de grands yeux en acclamant: Madrecita!

(petite Mère). Pendant quelques heures la chaleur fut excessive, ensuite une vapeur s'éleva peu à peu, et devint si intense, que nous ne pouvions voir à dix pas devant nous : ensuite le froid commença à se faire sentir.

Une de nos Sœurs tomba de son cheval, ce fut au tour de M. du B. P., qui descendit la tête la première, mais d'une manière si habile qu'elle ne se fit aucun mal. Nous montions, montions encore faisant le contour plusieurs fois, l'ascension ne finissait plus. Quand nous étions au bas de cette masse de montagnes, et que nous regardions le sommet, nous ne pouvions nous figurer que nous puissions y parvenir. A la fin, nous crûmes aller frapper à la porte de Saint Pierre : nous étions si haut, si haut, qu'il était impossible de regarder au bas sans que la tête nous tournât.

Vers deux heures, nous prenions le charmant Chimborozo que nous trouvâmes effectivement couvert de neige. Fréquemment, nous étions au bord de précipices d'une énorme profondeur.

A 5 heures, nous demeurâmes au pied de cette montagne dans une cabane de terre, la seule dans tout l'environ. Figurez-vous une petite mesure, qui vous rappellerait l'étable de Bethléem, longue de quatorze ou quinze pieds, large de dix à peu près, creusée de 3 pieds de bas, le comble confectionné de *rondins* et couvert de foin, n'ayant que trois pans, le quatrième servait pour toute ouverture ; pour plancher, du foin jeté sur la terre.

Nous voilà pour la nuit dans cette misérable cabane, très contentes néanmoins de l'avoir. Encore une fois, nous étions à mi-mortes de froid et de fatigue : on s'empressa de tendre les matelas à terre et de fermer cette grande ouverture avec des couvertes. Ayant pris un médiocre souper, dit le chapelet en espagnol, nous nous jetâmes toutes sur nos matelas enveloppées dans nos manteaux, nos ponchos, le capuchon sur la tête. Les Sœurs prirent place au fond de la cabane, les Révds. Pères à la suite. Par la dimension que j'ai donnée de la hutte, vous voyez bien que nous n'étions pas trop largement. Des sardines dans une boîte ! ah ! ah ! ah ! Chacun pouvait avoir quatorze pouces pour sa part.

Comme il négeait et ventait beaucoup, notre bonne Sœur Assistante implora pour nos pauvres conducteurs, abandonnés à la rigueur du temps, la faveur de les laisser entrer, de sorte que nous étions, pour le moins trente personnes dans ce trou ; sans compter le nombre de chiens, de poules, etc ; en outre, les puces, les poux, les moustiques, nous visitèrent toute la nuit. Dans un des coins, était la bonne femme qui tisonna son feu une partie de la nuit en nous faisant une fumée à étouffer. Rien ne nous manquait pour nous amuser. Oh ! mon Dieu ! ça fait vraiment pitié de rencontrer partout ce pauvre peuple dans une si pénible situation, à moitié vêtu, l'extérieur tout en désordre, les cheveux épars dans la figure, n'ayant presque pour nourriture que des fruits.

Le 30, nous terminâmes le Chimborozo et passâmes à Ambato où nous arrivâmes si épuisées de fatigue que nous ne croyions pas pouvoir continuer le lendemain. Quelques distances en deça de ce village, nous étions si contentes de tomber dans le beau chemin, que nous primes toutes ensemble une bonne course ; le poncho allant au gré des vents en faisait du feu.

A Ambato, était arrivé un Révérend Père Jésuite (R. P. Menten) de Quito, accompagné d'un de ses élèves et qui venaient à notre rencontre.

Le 1er Juillet matin, nous étions assez remises pour sortir ; mais ces pauvres hôteliers sont si lâches, que nous manquâmes partir sans déjeuner ; aussi je vous persuade que les muchachos se firent passer par Padre Caporal. Nous fîmes une journée à perte d'haleine. Sept lieues de course sur les mules c'est assez long. Nous avions beau supplier de ralentir le pas, et répéter que nous ne pouvions plus supporter la selle, ni le trot, on criait encore plus fort : "vanos ! vanos !" (c'est à dire "allons !") puis à la soudaine, on se mettait derrière nous pour frapper la mule qui portait le grand galop.

Notre pauvre Mère fut malade durant ce trajet, toute la nuit suivante et une partie du lendemain. Ma Sœur St. Arsène, Miles. Linklater et Katie entreprirent de suivre le Révd. Père Menten qui avait un bon et gros cheval ; ils

nous devancèrent d'une heure, et firent une pause dans le petit hameau nommé Mocha, pour dîner ; sans entrer nulle part, nous contentant de ce que nous avions dans nos sacs, nous continuâmes jusqu'à Latacunga. Nous étions toute broyées, incapables d'en faire davantage à la selle. Toutes d'un commun accord, nous protestâmes ne plus vouloir bouger de là sans la voiture. Le soir, le Révérend Père Menten écrivit au Gouverneur de nous envoyer deux cochos.

Le 2, dimanche, quatre Sœurs, M. de St. Arsène, Ste. Perpétue, Ste. Agathe et M. du B. P., assistèrent à la messe et firent la Sainte Communion. Nous reçûmes plusieurs visites, telles que celles de Monseigneur le Gouverneur de la localité, de Monsieur le Grand-Vcaire, des bons Frères de la Doctrine Chrétienne ; puis plusieurs autres personnes encore.

Le soir, les voitures n'étant pas arrivées, nous nous couchâmes soucieuses, mais pourtant bien déterminées de ne plus monter à cheval.

Le 3, dès le matin, nous entendons frapper à la porte avec ces mots répétés : "les voitures, les voitures !" alors transportées de joie, nous nous trouvâmes assises sur nos lits, et toutes d'une seule voix répondîmes : "Deo gratias." A six heures, nous montâmes en carosse pour jusqu'à midi et nous descendîmes pour nous délasser et prendre quelque chose ; nous nous asseyâmes en cercle sur l'herbe, non loin d'une maison. Après la comida (dîner) nous rembarquâmes, heureuses comme des Reines. A quatre heures, ayant fait 11 lieues et en ayant encore sept à parcourir, nous nous décidâmes d'attendre au lendemain ; nous stationnâmes à Machachi. Le soir nous ouvrîmes nos malles pour pouvoir revêtir nos habits religieux ; car pour le trajet des montagnes, nous n'avions que la guimpe et le voile, le reste était de vieux cotillons d'indienne appartenant aux jeunes filles, puis nos grands manteaux noirs par dessus.

Le 4, à 6 heures, nous continuâmes jusqu'à Quito où il nous tardait tant d'arriver. Le temps était très-beau. Quelques instants avant d'arriver, les mules se mutinèrent, se jetant de travers dans un fossé : nos sœurs qui étaient

dans la voiture furent beaucoup effrayées; heureusement qu'il ne leur arriva aucun mal. Le Révérend Père Lopez et la bonne sœur Marie de la Charité furent renversés au dehors dans le fossé; la roue passa sur le pied de cette dernière sans lui faire grand mal, c'est que par bonheur le pied lui enfonça dans la vase, sans cela sur le chemin sec, elle l'aurait eu broyé.

Plusieurs Révérends Pères Jésuites ainsi que des Révérendes Sœurs de Charité vinrent au-devant de nous; Monseigneur Pastor, auxiliaire de notre Révérendissime Archevêque, vint aussi nous avertir de nous rendre chez les révérendes Dames du Sacré Cœur; que nous y étions attendues.

A 10 heures, nous débarquâmes pour la dernière fois: ces bonnes sœurs nous accueillirent avec une bonté inexprimable. Après le dîner, nous eûmes les visites de Monseigneur Pastor et de Mr. le Grand Vicaire, qui nous offrirent leurs services.

Monseigneur Zaranillo, notre chef de voyage, envoya à notre disposition trois bouteilles, une de vin, deux de liqueur, et une grande quantité de fruits; le lendemain, plusieurs verres de crème à la glace.

Le 5, vinrent nous voir les dames de charité, monsieur le Ministre et le Sous-Secrétaire. Nos Très-Honorées Mère et Sœur Assistante, accompagnées de la Révérende Mère Virginie, Supérieure des Religieuses du Sacré Cœur, se rendirent à notre maison provisoire où nous pensions passer quelque temps; là, plusieurs Messieurs, Prêtres, M. le Gouverneur, un monsieur français, architecte, les attendaient; on nous avait préparé quelques salles dans cet orphelinat en attendant que notre Monastère fut prêt à nous recevoir. De là, ils allèrent visiter l'établissement qui nous était destiné; c'était un ancien couvent des Rvds. Pères Dominicains; cet édifice est très en désordre. M. le Gouverneur ordonna à notre bonne Mère de demander tout ce qu'elle désirait, qu'on serait à ses ordres. Alors notre Mère donna son goût, fit part de ses plans et toujours on acquiesça. C'est bien commode, n'est-ce pas? Ma Sœur Ste. Agathe et Melle Linklater tombèrent malade des fièvres; le lende-

main, le 6. Notre T. H. Mère et la Sœur Assistante à leur tour, cependant ma Sœur Assistante ne fut qu'un jour au lit. Le médecin fut appelé; dès lors ce Monsieur donna ses soins aux malades jusqu'à ce que, se retirant à la campagne, il laissa à sa place deux autres qui vinrent régulièrement une ou deux fois par jour, pendant près d'un mois; après ce temps, un seul nous resta qui est encore le même que nous avons aujourd'hui et qui nous fut donné par le Gouverneur.

Le 7, dans la nuit, Mademoiselle Linklater eut des vomissements tellement fréquents et forts qu'elle devint toute épuisée et pensa mourir.

Le 8, les malades encore toutes souffrantes. Katie à son tour prit le lit; puis le 9, ma Sœur St. Arsène. Mademoiselle Linklater reçut l'Extrême-Onction et le St. Viatique; elle passa la journée assez calme. Monsieur le Président nous fit offrir ses saluts en même temps que la consultation des médecins.

Le 13, arrivée de Monseigneur l'Archevêque qu'on reçut très-solennellement. Le quinze Samedi, Sa Grâce nous honora de sa visite. Notre Très-Honorée Mère fut admistrée.

Le 16, Dimanche, fête de N.-D. du Mont-Carmel, à sept heures et quart, tout était consommé!! nous étions orphelines!!! Celle qui nous avait été donnée pour mère, nous était ravie. La mort nous la moissonna, comme pour nous faire souvenir que notre sainte œuvre ayant pris racine au pied de la Croix, devait se continuer par la Croix! Il nous semblait pourtant que la compagnie de cette mère chérie, de cette Gardienne, nous était indispensable; mais le bon Dieu a des vues que nous ne connaissons pas.

Elle supporta sa maladie très-religieusement ne proférant aucune plainte, ses souffrances ne furent pas cruelles; la faiblesse la consuma peu à peu. La dernière nuit, ma Sœur Ste. Perpétue s'aperçut vers trois heures et demie, que Notre Mère s'affaiblissait extrêmement; elle-même lui dit, mais d'une manière très incompréhensible et ce fut ses dernières paroles, "qu'elle s'en allait"... alors vite, notre bonne Sœur donna l'alarme! immédiatement, nous appro-

châmes de son lit et lui demandâmes de nous répondre ou de nous serrer la main, si elle nous entendait; inutilement, pas un mot, pas un geste, aucun mouvement; néanmoins nous étions presque persuadées qu'elle avait sa connaissance; car elle nous regardait fixement chacune notre tour, et quand le prêtre lui donna une dernière absolution, elle tourna les yeux de son côté. Après la messe, à laquelle nous la transportâmes dans la chambre voisine pour ne pas trop effrayer les malades qui ne pouvaient quitter le lit: là, après quelques instants, elle rendit doucement le dernier soupir!!! Toute la journée et toute la nuit quelques-unes des Rvdes. Sœurs du Sacré Cœur psalmodièrent continuellement.

Le 17, eut lieu le service pour lequel la Révde. Mère Virginie fit faire beaucoup de préparatifs. La tombe resta ouverte tout le temps que dura la cérémonie, et jusqu'à sa dernière demeure. Sa Grandeur Monseigneur Checa était présent, monsieur le Grand-Vicaire officiait. Les assistants étaient en grand nombre. Les restes vénérés de notre très-regrettée Mère furent déposés dans le caveau des Dames du Sacré-Cœur. De sorte que nous pourrions les ravoir facilement. Après le Service, Monseigneur et plusieurs Messieurs Prêtres, nous firent une visite de condoléance.

Le 23, Sa Grâce vint dire la Messe, fit une visite à la Communauté de ces Dames, vint aussi voir les malades qui étaient toutes un peu mieux, mais encore au lit, exceptée Ma Sœur St. Arsène qui était debout.

Le 24, Notre T. H. Sœur Assistante avec la Révérende Mère Virginie, allèrent chez Monseigneur l'Archevêque; de là, chez son Excellence Monsieur le Président, pour traiter des affaires de notre maison.

Le 27, ces bonnes Sœurs sortirent de nouveau, cette fois accompagnées de Mr. le Président et de sa Dame, pour aller visiter notre résidence, voir ce qu'il y avait à faire, afin de commencer les travaux. A partir de cette époque jusqu'au jour de notre installation, il ne s'est passé rien de remarquable, seulement, que c'est vers ce temps, à peu près, que N. T. Honorée Sœur Assistante tomba malade. Nous terminerons ici notre journal; ayant remercié et re-

merciant encore le ciel, qui nous a si spécialement protégés durant le voyage. Nous nous reposons encore sur cette divine Providence, qui, malgré les cruelles épreuves auxquelles elle a bien voulu nous soumettre au début de notre Mission, daignera, nous l'espérons, jeter un regard de sa douce bonté sur nous et sur notre œuvre.

LES RELIGIEUSES MISSIONNAIRES DE QUITO.

Dieu soit Béni !

Monastère de Notre Dame de Charité du Bon-Pasteur,
Quito, 10 Octobre 1871.

CHRONIQUE. *

SYRIE.

Il semble qu'il importe de dire quelques mots sur les conversions de Damas. Il importe en effet, surtout après les récits controvés et inexact mis en circulation par les journaux, de savoir ce qu'il faut penser au juste des faits qui ont eu un retentissement si étendu, et causé une émotion si profonde.

L'auteur, de la lettre qui suit, attaché depuis vingt-deux ans à la mission de Syrie, a une longue expérience et une pleine connaissance de l'Orient ; de plus, il a fait une étude spéciale de la question qu'il traite. Son témoignage présente donc toutes les garanties de sincérité et de vérité. Le R. P. Joseph Henry, S. J., déjà connu de nos lecteurs par son étude sur le Hauran, vient d'être rappelé en France par l'état déplorable de sa santé. C'est de Vichy, qu'il adresse la lettre qu'on va lire.

« Il est vraiment fâcheux, nous écrit le R. P. Henry, que des feuilles respectables à plus d'un titre, ayant acquis une sympathie très-légitime et poursuivant le même but, déroutent complètement leurs lecteurs en leur donnant des notions contradictoires sur une même question. Je veux parler de la conversion des Musulmans à Damas. Quelques-unes de ces feuilles en élèvent le chiffre jusqu'à 30,000 ; les autres le réduisent à néant. J'ai cru devoir rectifier la question, et exposer la cause de ce petit conflit. Je ne prétends pas au titre de correspondant seul véridique,

* Les nouvelles des missions d'Afrique et d'Asie données sous le titre de *chronique*, sont tirées des "Missions Catholiques."

ni blâmer tous les autres. Cependant, mon séjour de vingt-deux ans dans la Syrie, l'étude suivie que j'ai faite de la question, mes fréquents rapports avec le regretté P. Emmanuel, alors curé franciscain pour les Latins de Damas, auteur de la lettre inexplicable, publiée sur ces prétendues conversions ; tout cela contribue à faire, de mon témoignage, un témoignage tout à fait sérieux et véridique.

“ Il y a près de vingt ans que j'entendis parler d'une secte politico-religieuse, se posant comme adversaire déclaré de l'Islam. Je voulus examiner cette secte, causer avec ses principaux adhérents, étudier le fond de leurs doctrines, et arriver à la pensée intime qui les dirigeait. Voici ce que j'appris.

“ En Orient, il ne faut pas l'oublier, les systèmes politiques ont toujours la religion pour base. Tous les conquérants de ce pays si célèbre ont voulu imposer leurs dieux et leurs croyances, et le prophète Chamelier, pour se constituer une puissance politique, n'a fait qu'appuyer de sa lance et de son glaive une religion nouvelle. Dans ces dernières années, un autre prophète de sa façon, natif d'un petit village des montagnes qui domine Saint Jean-d'Acre, rêvant de renverser le gouvernement turc et d'établir un gouvernement indigène, n'a pas cru pouvoir employer un meilleur moyen que la négation absolue de Mahomet et du Coran. origine base du pouvoir actuel. En vrai logicien, voici l'argument qu'il présente. Mahomet est un faux prophète (et il le prouve à sa manière) ; donc sa religion est fautive. Or, comme après Jésus, il n'y a point paru d'autre envoyé de Dieu, il suit nécessairement que la religion de Jésus est jusqu'aujourd'hui la seule vraie.

“ S'il s'arrêtait là, il serait avec ses sectateurs dans la véritable voie ; leur religion serait la religion du Christ ; tous devraient demander le baptême et prier dans les temples des chrétiens. Et alors, ce ne serait pas à 30,000 qu'il faudrait élever le chiffre de ces nouveaux fidèles ; ce, serait à plus de 100,000. Mais ce sectaire ajoute une clause qui détruit le principe, et ferme à toute sa secte

l'entrée de l'Église de Jésus-Christ. Il affirme que bientôt va paraître le dernier prophète, envoyé de Dieu pour donner une religion nouvelle, et que lui est le Jean-Baptiste, le précurseur du nouvel envoyé. Ce dernier ne doit pas tarder à venir, puisque son précurseur atteint la cinquantaine. Tous les hommes doivent dès à présent admettre cette religion future. Donc, ce sectaire et ses adhérents adoptent la religion de Jésus pour aujourd'hui, et la nient pour demain. Qui pourra en conscience les admettre au saint baptême ?

“ Or, qu'est-il arrivé ? Quelques âmes, plus droites ou plus impatientes, se sont dit : “ — I' est de fait que la religion de Mahomet est une imposture, que celle de Jésus est la seule vraie, que le futur prophète viendra ou ne viendra pas. Il est donc beaucoup plus sûr d'adopter le baptême des chrétiens et toute leur croyance.”

“ Une trentaine donc se présentèrent au bon P. Emmanuel, et demandèrent à être instruits. Le Père s'empressa, avec son zèle accoutumé, d'accueillir leur demande, et les instruisit. Mais, lorsque vint le moment décisif, il leur fit comprendre qu'ils devaient cesser tous rapports avec leur chef, attendu que la politique ne pouvait entrer dans l'affaire du salut, et que la clause du sectaire, relative à l'avènement prochain d'un nouveau prophète, était la négation même de la religion de Jésus. A cette condition seulement, il pourrait leur administrer le baptême, et les défendre contre le fanatisme des Musulmans.

“ Ils n'acceptèrent pas la condition. Leur démarche avait fait du bruit dans la ville. Le gouverneur les fit saisir et mettre en prison, protestant au P. Emmanuel que si ces gens n'avaient eu d'autre motif que la religion, la nouvelle loi de la liberté de conscience ne lui laisserait aucune prise sur eux. Le Père alors les abandonna sans les avoir baptisés.

“ Tout cela, je le tiens de la bouche même du P. Emmanuel, lequel me parlait en présence de plusieurs témoins. Il ajouta, il est vrai, avoir entendu dire que ces trente musulmans s'étaient baptisés entre eux. Mais comme ils restaient en relations avec leur chef et partageaient ses

idées, quel fruit auraient-ils pu retirer de leur baptême ? Il y a à noter aussi qu'ils ne s'adressèrent à aucun des nombreux rites orientaux, mais aux latins seuls, pour obtenir par eux la protection de la France.

“ De ces trente, combien ont persévéré ? Je n'en connais qu'un seul. Il y a eu d'autres conversions persévérantes, mais elles n'ont rien à voir avec la question présente. Ces pauvres exilés ont écrit depuis lettres sur lettres aux prêtres musulmans, pour les conjurer d'obtenir leur rappel en Syrie, affirmant n'avoir jamais changé de religion, et n'avoir agi ainsi que pour obtenir la protection française.

“ Et les miracles ? C'est une autre question. Je suis allé aux informations auprès des évêques des divers rites, de Damas, et auprès de M. le Consul de France. Les évêques très-étonnés me disait que, si une pareille affaire avait eu lieu, ils seraient les premiers à la connaître ; or, il n'en ont pas eu le moindre vent ; et M. le Consul avouait en avoir entendu parler par les prêtres latins, mais n'avoir pas trouvé le moindre indice solide et pouvant supporter la critique. Plus tard, j'ai consulté plusieurs laïques indigènes ; chacun n'avait que des *on dit*. Pour ma part, je n'ai jamais pu y croire.

“ Où en est le mouvement ? Après la mort du P. Emmanuel, curé franciscain de Damas pour les Latins, un missionnaire d'une autre congrégation, d'accord avec le consul anglais et poussé par son zèle apostolique, prit l'affaire en main. Le consul anglais travailla beaucoup pour obtenir la mise en pratique de la loi sur la liberté des cultes. Le tout aboutit au changement du consul. Il n'y a pas apparence que, *pour le moment*, la chose aboutisse.

“ Résumons la question.

“ 1o Il y a eu un véritable mouvement, soit chez les musulmans, soit chez les grecs schismatiques ; parmi ces derniers, nous avons converti des familles, des paroisses, des curés et un évêque. Mais ce mouvement a été bientôt suivi d'un arrêt.

“ 2o On peut espérer que plus tard et peu à peu ce mouvement s'accroîtra et se maintiendra.

“ 3o Parmi les convertis, quelques-uns seulement persévèrent.

“ 4o Il ne paraît pas du tout que Dieu ait manifesté sa volonté par des prodiges et des apparitions.

“ 5o Cette négation de Mahomet par 'a nouvelle secte donne lieu à une assertion exagérée du nombre des conversions de mulsumans à Damas.

“ 6o Enfin, nécessité de prier beaucoup le sacré Cœur de Jésus et le Cœur immaculé de Celle que l'Eglise a toujours invoquée comme brisant de son pied puissant toutes les hérésies.

“ C'est dans ce but que nous venons d'ouvrir une nouvelle maison à Damas sous le vocable du sacré Cœur de Jésus, et cela au grand contentement du vénérable et zélé patriarche de Jérusalem, Mgr. Valerga, délégué et vicaire apostolique pour la Syrie. Son Excellence a bien voulu nous le manifester par une magnifique lettre de remerciement et d'encouragement.

PORT-AU-PRINCE (Haïti).

Mgr. Guilloux, archevêque de Port-au-Prince, nous écrit le 8 juillet :

“ J'arrive d'une tournée pastorale de deux cents lieues, que je viens de faire dans les diocèses de Port-de-Paix et du Cap-Haïtien, suffragants de cette métropole, mais soumis à ma juridiction, en l'absence d'évêques titulaires. Je ne saurais vous dire toutes les consolations que m'ont données ces populations, profondément catholiques par le cœur et par les traditions, mais plongées dans la plus complète ignorance par suite du manque de prêtres. Dans ces deux mois de courses à travers nos paroisses, j'ai confirmé 10,761 personnes. Partout quel beau mouvement ! Sur le bord des chemins, à l'entrée des églises, j'ai rencontré des ma-

lades que l'on avait apportés de loin pour leur faire recevoir le sacrement des forts. Mais quelle douleur pour moi d'être contraint, faute de prêtres, d'abandonner à la seule garde de Dieu, sans guides, sans pasteurs, tant de pauvres âmes qui en réclament à grands cris !

“ Je suis heureux pourtant de voir le bien se développer dans des proportions considérables. Les renseignements que je reçois de MM. les curés m'apprennent que, dans toutes nos paroisses, le nombre des premières communions et des mariages s'accroît notablement. M. le curé de la petite Rivière-Artibouite publiait, un de ces derniers dimanches, 28 mariages. Celui de Bain préparait 230 premiers communians pour la fête de saint Pierre, patron de la paroisse. On peut évaluer au moins à 800 le nombre des personnes qui, cette année, s'agenouilleront pour la première fois à la sainte table, dans la seule ville de Port-au-Prince.

“ Mes prêtres sont débordés par la moisson à recueillir. Je n'en ai guères qu'une soixantaine ; il m'en faudrait mille pour suffire aux besoins spirituels de ce million de catholiques disséminés sur un vaste territoire.

“ L'œuvre admirable de la Propagation de la Foi va contribuer à augmenter le nombre de mes chers coopérateurs ; j'en bénis le Ciel, et j'en remercie, au nom de mes prêtres et des âmes confiées à mes soins, tous ceux qui auront concouru à cette bonne œuvre. J'ai essayé, à plusieurs reprises, d'initier nos chrétiens aux aumônes et aux mérites de la propagation de la Foi. Les événements, que le pays a traversés ces dernières années, sont venus déconcerter nos projets. En ce moment, nous faisons une nouvelle tentative pour former quelques dizaines. Le succès a couronné nos premiers efforts. Espérons qu'une paix durable nous permettra de développer ce qui ne fait encore que naître, et que malgré nos immenses besoins, nous fournirons bientôt, dans de plus grandes proportions, notre obole au tribut de l'univers catholique pour l'extention du royaume de Jésus-Christ.”

SMYRNE (*Anatolie*).

Mgr. Spaccapietra, archevêque de Smyrne, a écrit le récit suivant de deux courses apostoliques, qu'on lira avec le plus vif intérêt.

« Le 24 avril dernier, j'ai fait, en compagnie de quatre-vingts personnes de toute condition, prêtres, religieux et laïques, un pèlerinage à Ephèse. Notre but était, dans les douloureuses épreuves que traversent l'Eglise et son chef bien-aimé, d'aller implorer Marie, le Secours des chrétiens, aux lieux même où fut proclamée sa maternité divine.

« Jadis, il fallait deux jours pour se rendre, à cheval, de Smyrne à Ephèse, en traversant une plaine sans ombre et presque déserte. A présent, on y va en une heure et demie, par l'express du chemin de fer de Smyrne à Aidin.

« C'était un pèlerinage facile. Le temps était à souhait : pas un nuage, pas un souffle de vent ; le beau soleil d'Orient nous éclairait, et l'âme s'élevait naturellement vers Celui qui daigne s'appeler *Oriens ex alto*, et s'inclinait devant cette éclatante beauté de l'œuvre de Dieu. Le chemin traverse la plaine bornée à droite par les hauteurs du Corax et du Gallerus, et à gauche par le Tmolus dont les crêtes élevées et les flancs granitiques s'avancent majestueusement vers l'est. Au milieu du XIIe siècle, la vaillante et malheureuse armée des Croisés de France, que commandait Louis VII dit le jeune, parcourut cette plaine. Elle se dirigeait de Smyrne sur Ephèse. Elle s'arrêta à Ephèse pour célébrer la fête de Noël. On indique encore le lieu où les chevaliers de la croix firent la première rencontre des Sarrasins et les battirent.

« Nous arrivâmes à Aya-salonk, à présent pauvre village habité par des familles turques ou grecques. Son origine remonte au XIIIe siècle. Des ruines partout, et des ruines dont les pierres venaient des ruines plus anciennes d'Ephèse. Au pied de la colline, sur laquelle l'on voit les restes d'un château du moyen âge, s'élève une ancienne mosquée très-grande et majestueuse. On croit que ce fut primitivement une église dédiée à l'apôtre saint Jean. Elle est de style mauresque, ce qui indique qu'elle n'a pas été bâtie par les

chrétiens. Mais peut-être la mosquée a-t-elle été construite sur l'emplacement et avec les restes de la basilique chrétienne, dont parle Procope, historien grec du VI^e siècle, basilique qui avait été élevée par l'empereur Justinien. Tout près de là, sur le flanc de la colline, on voit les restes d'une autre église; ne serait-elle point celle de saint Jean. Les Grecs le croient, et depuis cinq ans, ils y ont bâti une petite chapelle. Je n'affirme pas la chose; je signale une simple probabilité.

“ Lorsque nous fûmes au milieu des ruines de la mosquée, les uns à cheval, la plupart à pied, je me disposai à célébrer le saint sacrifice. On prépara une espèce d'autel sur un bloc de marbre, au-dessus d'une arcade.

“ Avant de commencer, j'adressai quelques mots d'édification aux pèlerins de caravane. Je leur rappelai les gloires anciennes de cette ville, devenue chrétienne à la prédication du disciple bien-aimé, et de l'apôtre saint Paul, qui faillit y recevoir la couronne du martyr, au cri de : Vive la grande Diane d'Ephèse; le séjour que l'immaculée Vierge Marie y fit quelque temps, la proclamation de sa maternité divine contre l'impie Nestorius, le grand nombre des martyrs qui y furent immolés. Qu'est-elle devenue ? “—Vous n'avez leur
 “ dis-je, qu'à regarder autour de vous : ruines partout : pas
 “ d'autres habitants que les reptiles venimeux. Peut-on en
 “ méconnaître la cause ? Le schisme fatal qui sépare ces belles contrées du centre de la catholicité, du siège apostolique
 “ de saint Pierre. C'est le commentaire sensible de la parole
 “ de l'Évangile : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes et arecset.* ” (Joan., xv, 6.)

“ Je rappelai les graves paroles du pape Nicolas V à l'empereur Constantin Paléologue, en 1451, sur l'état misérable de l'ancien empire d'Orient : “ *Tantum nationem quæ abundavit innumerabilibus sanctissimis et doctissimis viris, præsentiarum ad id miseriam devenire permiserit (Deus), ut sit miserissima omnium gentium.* ” Ce fut le dernier avis de la justice de Dieu. Deux ans après, Mahomet II entra à Constantinople en conquérant. “—Eh bien ! ajoutai-je, on
 “ veut faire la même chose de l'Italie, en foulant aux pieds
 “ la couronne immortelle que Jésus-Christ a posée sur sa

" tête, la primauté du siège de Pierre. Je n'ai pas besoin
 " de vous parler de la guerre impie, sauvage, parricide
 " que l'on fait au vicaire de Jésus-Christ, à notre père à
 " tous. Nous savons que les portes de l'enfer ne prévaudront
 " pas, car il n'y a pas de puissance contre la Puissance de
 " Dieu, de même qu'il n'y a pas de force brutale qui puisse
 " terrasser la force morale de cette parole sublime : *Non pos-*
 " *sumus*. Mais, dans la lutte, que de scandales ! que de maux !
 " que de douleurs pour le père ! que d'appréhensions pour
 " les fidèles ! Prions donc, prions. C'est pour le triomphe
 " du père, et pour le bonheur des enfants, que je vais offrir
 " le saint sacrifice. Accompagnez-moi de vos vœux et de
 " vos prières. "

" Pendant la messe, on chanta avec beaucoup d'harmonie
 le *Magnificat*. A la voix des fidèles répondait la voix des
 petits oiseaux sans nombre, qui s'étaient réunis sur les
 débris des colonnes et des murs de l'ancienne église, appelés
 par l'invitation du cantique des enfants de la fournaise :
Benedicite, omnes volucres cœli Domino. Saint François
 d'Assise, avec ce pouvoir que l'innocence de son âme lui
 donnait sur les animaux, n'aurait pas sitôt interrompu ce
 beau concert. Certes, les anges tutélaires de ces lieux durent
 tressaillir de joie, en écoutant ces hymnes de louanges
 adressés à leur reine, au milieu des ruines des siècles et
 des ravages du schisme et de l'hérésie. Daigne Marie avoir
 accueilli nos vœux pour la gloire de la vérité et pour le
 triomphe du Pontife bien-aimé qui a ajouté le plus beau fleu-
 ron à sa couronne immortelle !

" La cérémonie se termina avec la bénédiction épiscopale.

" Le premier but de notre voyage était atteint. Il nous
 restait à visiter les débris des grandeurs de l'ancienne ville.

" On a récemment découvert les restes d'un temple ma-
 gnifique. M. Wood, savant ingénieur anglais, qui préside
 aux fouilles depuis trois ans, croit y retrouver le temple
 célèbre de Diane, brûlé par Erostrate qui voulut attacher
 cette triste célébrité à son nom, puis réédifié avec tant de
 splendeur par les Ephésiens. Le savant archéologue appuie
 ses conjectures sur un texte de Pausanias et sur le grand-

chemin des tombeaux, lequel allait de la porte Magnésienne au temple. D'autres illustres antiquaires n'admettent pas son raisonnement. Et il n'est pas facile, ce semble, d'asseoir un jugement certain, lorsque les anciens auteurs ne s'accordent pas dans la description des parties du grand monument.

" M. Wood eut la bonté de nous accompagner lui-même et de nous montrer les ruines. Notre attention fut attirée par un autre monument qui se rattache à ce temple, et en forme presque la continuation. On y voit des croix bien sculptées sur les chapiteaux des colonnes ; ce qui en ferait une église chrétienne ; ne serait-ce pas l'église où fut proclamée la maternité divine de Marie ?

" Parmi les décombres voisins de la porte de Magnésie, on admire un sarcophage de marbre, sur lequel sont sculptées une croix et une tête de bœuf. Quelques-uns ont voulu y voir le tombeau de saint Luc. Cette opinion paraît contredire la tradition la plus commune qui désigne d'autres lieux pour le martyr et pour le tombeau de cet apôtre. Les Bollandistes n'ont pas voulu trancher la question. Nous lisons pourtant dans le dictionnaire de la Bible de Calmet, que Dorothee (qui vivait au VIII^e siècle) dit, dans sa *Synopse*, que saint Luc mourut et fut enterré à Ephèse. Saint Jean Chrysostôme se plaignait déjà de ce que les mémoires certains sur les apôtres et les disciples du Seigneur faisaient défaut. C'est que les apôtres *quærebant non quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi*. Et nous hélas ! nous enregistrons nos petits faits pour les transmettre à la postérité ! Que ce soit du moins en vue de glorifier le Père céleste, et que nos chers associés puissent se réjouir dans l'espoir de partager la récompense de l'apostolat en venant au secours des apôtres.

" Je laissai mes compagnons continuer leur route et visiter les antiquités que j'avais déjà vues il y a quelques années, et je m'en allai les attendre, en récitant mon bréviaire, là où j'avais célébré la sainte messe. Lorsque les pieux pèlerins furent arrivés, la scène du désert, où Notre-Seigneur multiplia les pains, se renouvela à l'ombre des ruines. Tous assis sur les décombres par groupes, nous

de cinquante, comme l'Évangile dit de la multitude qui suivait le Sauveur, mais par groupes de vingt à vingt-cinq, nous restaurâmes nos forces affaiblies. Des provisions avaient été apportées en abondance de Smyrne, car personne n'avait confiance que j'eusse le pouvoir de les multiplier.

« L'heure du départ arrivée, chacun cherche sa place dans les wagons, et sur les ailes de la vapeur nous rentrons à Smyrne, ramenant avec nous la salutaire tristesse que provoque naturellement le spectacle du néant des grands, et la sainte joie d'avoir accompli un devoir.

« J'ai à vous parler maintenant de la bénédiction de la nouvelle chapelle que les PP. Mineurs Réformés ont édiflée à Magnésie, dont la mission leur est confiée. Il ne faut pas confondre cette ville avec une autre du même nom, près du Méandre, et dont il ne reste que des ruines. C'est aux fidèles qui y demeuraient que saint Ignace, martyr, adressa une de ses lettres. Notre Magnésie, bâtie sur le versant d'une montagne de la Lydie, porte le nom de Magnésie de Sypile. Cette montagne, où l'aimant, en latin *magnes*, abondait et abonde peut-être encore, lui a, dit-on, donné son nom. Avant la conquête de Constantinople, plusieurs sultans y ont fixé leur demeure. L'Hermus serpente majestueusement dans la plaine, où un des Scipions, ayant remporté une célèbre victoire sur le roi Antiochus, prit le nom d'Asiatique. Le chemin de fer, qui passe à côté de la ville et qui doit plus tard rejoindre Constantinople, rend cette ville chaque jour plus florissante et en augmente la population.

« Le nombre des catholiques y est bien petit ; mais, sans doute, par la même raison, il grandira avec le temps. La chapelle a pour patron saint Léonard de Port-Maurice, un des saints dernièrement canonisés par N. S. P. le Pape. Elle est sous la protection de l'Autriche. Le consul général à Smyrne, M. le chevalier de Schergen, savant très-distingué, voulut, quoique protestant, assister à la cérémonie, avec le personnel du consulat.

« C'était le dimanche 16 juin. La bénédiction accomplie selon le rite romain, j'y célébrai la sainte messe en présence

d'une grande foule de schismatiques. Avant la bénédiction, je leur adressai en français un petit sermon de circonstance, qui fut ensuite répété en grec par le curé de Sainte-Marie de Smyrne. La bénédiction pastorale termina cette belle et touchante cérémonie.

“ Dans quelques semaines, j'irai bénir une autre chapelle et la maison des Sœurs de la Charité à Boudja, à deux lieues de Smyrne, la seule paroisse du diocèse qui soit confiée à des prêtres séculiers. Une personne pieuse a donné les fonds nécessaires, et j'en ai bien remercié Notre Seigneur. Ce petit village, qui se rattache, par un embranchement, au grand chemin de fer d'Aidin, acquiert de jour en jour de l'importance. Plusieurs bonnes familles y passent la belle saison. Les catholiques arrivent déjà à plusieurs centaines. Les écoles des Sœurs commencent à être fréquentées ; et elles étaient bien nécessaires. Les diaconesses protestantes cherchaient à s'y établir, et leur propagande est rendue facile par l'argent qu'elles reçoivent de la Prusse. A présent nous rencontrons la Prusse partout et partout elle se déclare la protectrice du protestantisme et des œuvres qui le soutiennent.”

TAITI (Polynésie.)

On lit dans le *Figaro* :

A l'exception de quelques fidèles qui lisent avec intérêt les *Annales de la propagation de la foi*, il y a peu de Français qui connaissent la vie pleine de dévouement et de périls de nos missionnaires. Il serait bon cependant de ne pas oublier qu'ils nous ont précédés dans tous les pays qui nous sont aujourd'hui soumis ; c'est à ces apôtres de la foi chrétienne que nous avons dû presque toujours, les premières notions sur les usages, le climat, les mœurs, les productions des contrées où s'exercent maintenant notre commerce et notre industrie.

Au prix de souffrances sans nom, ces glorieux martyrs ont fait autant, la croix à la main, pour l'extension de notre puissance coloniale, que le canon de nos vaisseaux et la baïonnette de nos soldats.

Il s'est cependant trouvé un homme, et celui-là n'avait pas l'excuse de l'ignorance, qui a pu attaquer d'une manière abjecte un de ces dignes prêtres et l'ordre des missions étrangères auquel il appartient.

Un certain Jacolliot, ancien juge impérial à Taïti, a publié à Saint-Germain, une brochure intitulée : *La vérité sur Taïti, affaire La Roncière*. Cette brochure est un tissu de mensonges et de calomnies dirigées contre tout ce qui tient à la religion catholique et en particulier contre Louis-Jacques Laval, en religion Père Honoré, prêtre missionnaire, qu'ils représentent comme un assassin et un empoisonneur.

Il faut lire cet opuscule répugnant, pour comprendre combien ces diffamations et ces injures sont odieuses ; elles dénoncent ce malheureux prêtre à la justice régulière du pays, à la répression hiérarchique de ses chefs, et le frappent ainsi, non seulement dans son honneur, mais encore dans l'exercice de sa profession et dans le respect qui est dû au caractère dont il est revêtu.

Heureusement, notre missionnaire a eu confiance dans la justice française, et il s'est adressé au tribunal supérieur des Etats du protectorat des Iles de la Société. Le tribunal de Papeete lui a donné raison ; il a admis que les passages de la brochure, où il est question de lui, ont tous les caractères légaux de la diffamation et de l'injure, et que leur auteur, comme il l'avoue d'ailleurs lui-même, a agi de parti pris, sans se dissimuler la gravité de ses paroles.

Aussi, les juges ont condamné Jacolliot à payer au Père Laval une somme de 15,000 francs à titre de dommages-intérêts ; ordonné la suppression des passages incriminés de la brochure, l'insertion du jugement dans le journal officiel du Protectorat, en français, en anglais et en taïtien, et, en français seulement dans trois journaux des colonies, trois journaux de Paris et quatre journaux des départements, au choix du Père Laval.

Nous croyons seconder l'action de la justice au profit de

la morale, en signalant à l'indignation publique la conduite d'un homme que les tribunaux viennent de flétrir.

LES MOINES AUX ILES PHILIPPINES ET LA "REVUE DES DEUX-MONDES."

On connaît l'esprit qui préside à la *Revue des Deux-Mondes* : c'est l'antichristianisme avec des formes polies, mais dans le fond aussi haineux que celui des journaux communards. Il est vrai, on y voit paraître, à de rares intervalles, des articles dues à des plumes catholiques ; mais ces articles sont soigneusement *expurgés* de tout levain *clérical*, et ne sauraient modifier en rien le jugement sévère que tout catholique doit porter de cette revue. Il est donc important de prendre acte des aveux qui échappent à cette publication en faveur de la religion, et c'est ce que nous allons faire.

Dans la livraison du 15 mai 1870 a paru, avec la signature de M. Buloz, directeur en chef de la revue, un article intitulé : LUÇON ET MINDANAO, "récit et souvenirs d'un voyage dans l'extrême Orient." L'auteur de ce récit, qui est un voyageur fort apprécié par M. Buloz, ne laisse percer absolument aucun sentiment personnel de religion, mais il est évident qu'il a été affecté de la manière la plus favorable en parcourant les îles Philippines. Il dit :

Il s'en faut de beaucoup que l'Espagne règne en souveraine sur toute l'étendue des territoires qu'elle regarde comme lui appartenant. L'œuvre de la conquête, qui s'est accomplie par les patients travaux des missionnaires, bien plus que par les armes, a été lente et ne s'est même pas étendue à toute l'île de Luçon. Néanmoins, les tribus qui, dans cette île, maintiennent encore leur indépendance, sont des ennemis peu dangereux ; si, de loin en loin, elles commettent quelques excès, de petits corps de troupes les mettent promptement à la raison. Les missionnaires travaillent parmi elles avec ardeur, et tout porte à croire que, dans un temps plus ou moins éloigné, la population tout entière de la grande île sera chrétienne et soumise.

Si l'on connaît un village, on les connaît tous. Voici ce que dit notre touriste de l'influence et de la position des curés, qui sont tous des religieux :

On ne peut s'arrêter dans un village sans faire visite au principal personnage, au curé. Le curé est comme le roi du village. Depuis le *gobernadorcillo* (bourgmestre), qui en est la première autorité, jusqu'au dernier habitant, tous se découvrent devant lui et viennent lui baiser la main avec un respect affectueux et presque filial. Tous les curés européens appartiennent à l'un des quatre ordres monastiques qui se sont partagé les Philippines : Augustins, Récollets, Dominicains et Franciscains. Beaucoup d'entre eux ont passés les années de leur jeunesse à évangéliser les tribus sauvages, et achèvent leur vie au milieu des populations chrétiennes converties par leurs prédécesseurs. Les ordres monastiques étant abolis en Espagne depuis plus de trente ans, chacun de ces quatre ordres n'a plus dans la péninsule qu'un séminaire qui envoie aux Philippines des missionnaires et des curés. Ces hommes, en se faisant moines, renoncent à leur pays natal et à tout espoir d'y revenir ; ils se consacrent désormais à cette nouvelle patrie, qu'ils vont chercher au delà des mers, avec tout le zèle de gens qui n'ont plus rien autre au monde ; ils prennent les habitudes du pays, en apprenant la langue, et, vivant seuls au milieu des indiens, se font pour ainsi dire Indiens eux-mêmes. C'est là le secret de leur influence. Les ordres religieux, en envoyant leurs membres dans ce pays lointain auquel ils se dévouent sans réserve, leur ont assuré une existence proportionnelle à l'importance de leur mission. Quelque peu considérable que soit le village, quand même il ne se compose que de cases de bambou, deux édifices sont invariablement en pierre et de dimensions monumentales : l'église et la maison du curé (*convento*).

La compagnie de Jésus, avant sa suppression au siècle passé, avait aux îles Philippines une province qui empruntait son nom à ces îles, et qui comptait dix-huit maisons, dont deux collèges et un collège-université, et cent vingt-huit religieux, dont quatre-vingt-dix-sept prêtres. Le gouvernement de la reine Isabelle y avait rétabli une mission.

de Jésuites, qui était assez considérable lorsque la révolution est venue remettre tout en question. Mais retournons à notre voyageur.

Il nous présente comme parfaitement heureuses toutes ces populations que le christianisme a tirées de la barbarie et dont il a fait des hommes en faisant d'eux des chrétiens. Voici comment il termine son récit :

Une excursion nous permet de constater que l'île de Cebu ne diffère guère de Luçon : partout nous sommes reçus à grands renforts de pétards et de musique ; villages et habitants ont le même aspect, le même air de prospérité. De tribus sauvages habitants différentes îles et séparées les unes des autres, le christianisme a fait un peuple chez lequel on retrouve partout les mêmes lois, les mêmes mœurs, le même costume, presque la même langue, au point qu'un Bisaya est peut-être moins étranger parmi les Tagals qu'un Basque ne l'est en Andalousie. Le pays est bien cultivé et produit du cacao, de la canne à sucre, du maïs et de l'*abaca* ; les collines fournissent de beaux bois de teinture et de construction.

Le *Dor Jooge Juan* nous ramène de Cebu à Manille. Nous avons passé de charmantes heures, tant sur terre que sur mer, pendant ce voyage au sud des Philippines. En traversant tout l'archipel dans sa plus grande longueur, nous avons vu la plupart de ses innombrables îles ; de toutes on peut dire, comme on l'a dit de Basilan, qu'elles semblent de grandes corbeilles de verdure à demi plongées dans un lac. La nature leur a donné à toutes, en même temps qu'un sol d'une incomparable fertilité, un éclat et une grandeur dans les aspects qui charment et qui saisissent.

Les Philippines sont un Eden et une mine d'inépuisables richesses. Une position exceptionnelle, également voisine de la Chine, de la Cochinchine, des îles de la Sonde et des Moluques, peu éloignée de l'Inde et de l'Australie, pourrait en faire le principal centre commercial des mers de l'Indo-Chine. Les richesses de l'archipel sont encore imparfaitement exploitées, nous l'avons dit. Il est incontestable cependant que la colonie est en progrès ; malgré l'ouverture de nouveaux ports, le mouvement commercial de celui de

Manille a presque triplé depuis 1851 ; mais il s'en faut de beaucoup que l'état de la colonie réponde à ses ressources naturelles. Il sera difficile, toutefois, de rien entreprendre de sérieux tant que le haut personnel sera constamment changé pour satisfaire à des ambitions de parti, tant que la plupart des employés ne viendront d'Espagne qu'avec la pensée de faire de rapides fortunes. Une administration active, zélée, intelligente et rigoureusement probe, est ce qui manque le plus aux Philippines.

On a accusé les moines de retarder les progrès de la colonie, de gêner l'essor des populations vers une vie plus active et des sphères plus larges. Rien n'est moins juste. Les moines ont amené les indigènes des Philippines au plus haut point de civilisation dont soit susceptible une race qui était, il y a quatre siècles, au dernier degré de barbarie. Le temps et les mélanges de sang amèneront d'autres progrès sans doute ; mais les ordres monastiques peuvent contempler avec un légitime orgueil leur ouvrage dans ces quatre millions et demi d'indigènes chrétiens, dans ces paysans des Philippines plus civilisés, plus indépendants et plus riches que ceux d'aucune possession européenne en Asie, d'aucun pays d'Orient peut-être. Que l'Espagne leur laisse donc continuer en paix leurs travaux ; elle ne saurait avoir de plus utiles serviteurs aux Philippines.

Si elle veut réformer et améliorer, qu'elle tourne son attention vers l'administration, les monopoles, les moyens de communications, l'état de l'agriculture et du commerce, elle y trouvera plus d'un abus à faire disparaître, plus d'un progrès à favoriser. Il lui rendra un immense service, celui qui accomplira cette tâche ardue ; mais elle a bien trop d'embarras aujourd'hui, tant chez elle qu'en Amérique, pour songer à sa lointaine possession d'Asie. Il faudrait d'ailleurs que, pour qu'elle pût réformer sa colonie, elle entreprit d'abord de se réformer elle-même. Espérons, cependant, que le jour viendra où ce beau pays des Philippines pourra devenir une importante ressource pour la métropole et tenir dans le monde la place qui lui est due.

Tandis que les Anglais et les Américains exterminent généralement les populations aborigènes du genre de celles-

qui peuplent les Philippines, l'Eglise catholique est parvenue à civiliser une race qui était, il y a trois siècles, au dernier degré de la barbarie. Plaise à Dieu que, pour *libéraliser* ces peuples vraiment heureux sous l'influence du christianisme, on ne les dépouille pas de toutes leurs vertus ! Un siècle de libéralisme suffirait pour les jeter dans l'ivrognerie, dans la luxure, dans la cruauté, vices qu'ils ignorent généralement jusqu'ici, et pour les détruire de la sorte jusqu'à la dernière famille.